

SPEECH | 9 October 2017

Discours aux Grandes Conférences Catholiques, « Les valeurs font l'Union. Sans valeurs, pas d'Union »

Que dire après une introduction pareille. Nous sommes dans une grande salle, le plafond est très haut. Cela me rappelle une anecdote sur Winston Churchill. Un certain moment après la guerre, il reçut un prix. Un prix américain, des puritains américains, pour sa tempérance. Donc il se rendit aux Etats-Unis pour recevoir le prix. Il y avait quelqu'un dans la salle qui avait étudié son parcours personnel et qui lui fit la remarque : "mais, Sir Winston, vous buvez du cognac lors du petit déjeuner, vous passez au Bordeaux pour le déjeuner, puis après vous prenez une bière rafraichissante, lors de votre troisième bain vous ouvrez la deuxième bouteille de whisky, et le soir ça continue comme ça. Sir Winston, j'ai fait le calcul, si on verse tout ce que vous avez bu dans cette salle, la salle serait remplie jusqu'ici" – et il dessine une ligne sur le mur. Sir Winston regarde la ligne, regarde le plafond, et il dit "j'ai beaucoup encore à faire" et il y ajoute "et très peu de temps".

J'ai beaucoup à vous dire, mais très peu de temps.

On parle ce soir de valeurs. Si vous me permettez, je voudrais dédier mon petit discours, mes remarques, à une personnalité remarquable qui s'appelle Frans van der Lugt, jésuite. Frans van der Lugt, né en 1938 aux Pays-Bas, d'une famille catholique très riche, hollandaise. Ils ont fait leur fortune dans des banques. Il devint jésuite et il se présenta comme prêtre en Syrie. Il avait, en fait, exactement le même âge que mon père. Le 7 avril 2014, on l'a tué, abattu, à Homs, parce qu'il ne voulait pas partir, parce qu'il voulait rester solidaire avec le peuple syrien. Deux mois avant sa mort, pendant une interview, il a dit ceci et je cite : "Le

peuple syrien m'a tout donné, tant de gentillesse, tant d'inspiration et tout ce que je possède. Maintenant qu'il souffre, je dois partager sa peine et ses difficultés. Je suis le seul prêtre et le seul étranger à être resté. Mais je ne me sens pas comme un étranger, mais comme un arabe parmi les arabes". Je vous invite à suivre sa pensée. Il ne dit pas "je suis arabe", il dit "je suis prêtre et je suis étranger". Mais en même temps il dit "je ne me sens pas comme un étranger mais comme un arabe parmi les arabes". Je crois qu'il touche à ce qu'Albert Camus appelle l'essentiel de ce qui nous sépare des animaux : c'est la capacité de voir le monde à travers les yeux des autres. Donc il ne se dit pas arabe il dit "je suis comme eux, devenu comme eux, parce que j'ai eu la capacité de regarder, de voir le monde à travers leurs yeux". Il a fait beaucoup en Syrie, il a organisé des promenades très longues pour les jeunes, pour rapprocher les musulmans et les chrétiens. Il s'est spécialisé dans la religion musulmane, il connaissait très bien toutes les nuances, les différences chrétiennes dans la région. Il avait une ouverture vers une pensée libre incroyable pour un homme de sa génération. Ce sont des hommes comme Frans van der Lugt qui m'inspirent de parler de valeurs. Ce ne sont pas uniquement les valeurs prononcées, les valeurs auxquelles on dit qu'on adhère, ce sont les valeurs qui mènent à une action. Et nous sommes tous – nous tous, vous tous – toujours sous cette même pression : nos valeurs, est-ce qu'on les déclare uniquement ou est-ce qu'elles sont importantes dans les actions que nous entreprenons tous les jours. C'est cette tension wébérienne qui détermine si on fait ce qui est juste, oui ou non.

Un autre élément qui m'inspire chez Frans van der Lugt c'est une foi qui – la foi qui – permette le doute. Je ne crois pas qu'il y ait une foi sans doute. Je crois que pour notre foi, le doute est important, et j'ose dire qu'il y a parmi nous probablement pas de chrétien qui n'a pas eu certains moments ces doutes, comme moi. Sans doute, il n'y a pas d'ouverture vers l'autre, vers d'autres idées. Sans doute, on n'est pas en mesure de re-calibrer ce que nous faisons vis-à-vis de nos valeurs. Donc je crois que le doute qui est absent chez les fanatiques, chez ceux qui croient qu'ils ont le droit d'écarter d'autres personnes de la société

parce qu'ils ont raison, c'est l'absence totale de doutes qui mène à une confrontation entre êtres humains. Le progrès, à mon avis, le progrès et le développement de nos valeurs a besoin du doute aussi bien que du mécontentement avec le monde tel qu'il est, et la curiosité pour un monde meilleur. Doute, mécontentement, curiosité, c'est ça qui fait avancer notre monde. Et je vois dans la politique, en Europe, pas mal d'Etats membre de l'Union européenne, qu'on écarte le doute. Tout est devenu noir ou blanc. Si moi je gagne une élection, j'ai le droit de déterminer tout ce qui se passe dans mon Etat. Si je gagne une élection, j'ai la majorité, la partie perdante n'existe plus, ne fait plus partie de mes considérations, n'a plus de voix. Ça, messieurs dames, c'est la mort de la démocratie. La démocratie a besoin des minorités, a besoin de se concentrer sur les besoins et les craintes de ceux qui n'ont pas la majorité. Ça fait partie aussi de nos valeurs. Je me sens inspiré par le Pape François aussi parce que lui il ne parle pas uniquement de valeurs. Il agit concrètement, dans sa vie, sur la base de ces valeurs.

Herman vous a déjà raconté que nous partageons un certain passé, pas en même temps mais quand même, le même endroit. Et cet endroit m'a aussi amené à d'autres choses. J'étais, il y a un demi-siècle, louveteau. Louveteau chez les scouts Saint-Joseph à Evere. Et, je me souviens très bien de, Frère Guy. Je ne sais plus son nom, c'était un prêtre qui s'appelait Frère Guy, il y avait Akela, bien sûr, et il y avait aussi Frère Guy, un franciscain. Donc on part maintenant, on quitte les jésuites, on va vers les franciscains. Et lui, il avait ces chansons qu'il chantait toujours le dimanche, chanson de François : loué sois-tu. C'était tellement simple et clair. "Loué sois-tu pour le jour et la nuit, loué sois-tu pour le ciel étoilé, loué sois-tu pour la lune voilée." Et ça continue comme ça. Et récemment, le pape a publié il y a deux ans son encyclique *Laudato si* qui est basé sur le "loué sois-tu". *Laudato si* c'est une encyclique très importante. Bien sûr, c'est sur le réchauffement climatique, c'est sur l'environnement mais l'élément le plus important de l'encyclique c'est le rattachement des valeurs à notre responsabilité pour la planète. Il n'y a pas de système religieux dans ce monde, ni de système de valeurs cohérent, qui ne donne – à nous – la responsabilité

pour notre planète. On n'a pas vraiment pris cette responsabilité et le pape nous explique que de ne pas prendre cette responsabilité ça ne met pas uniquement en péril le futur écologique mais ça met en péril le futur de nos valeurs fondamentales parce qu'on nie le besoin de l'autre, on nie la pauvreté, on nie qu'il y a une relation entre le changement climatique, la pollution et les conflits ; entre le changement climatique, la pollution et la pauvreté. Donc l'analyse faite dans cette encyclique, qui vraiment est remarquable, définit en quelque sorte l'égoïsme ou l'égotisme qui fait partie de notre société moderne. Mon besoin, mes sentiments, sont extrapolés à tel point que je deviens aveugle pour les besoins et les sentiments de l'autre. Et je crois que *Laudato si* en combinaison avec les objectifs de développement durable des Nations Unies devrait nous donner une indication de la direction que nous devons prendre à l'échelle globale.

Qu'est-ce que ça veut dire concrètement tout ça ? Jorge Semprún, un écrivain qui a souffert beaucoup pendant la deuxième Guerre Mondiale, qui a été enfermé à Buchenwald, avait une définition très précise de l'Union européenne : "Elle est née à Buchenwald". Avec ça il voulait dire : l'Union européenne ce n'est pas un instrument économique, ce n'est pas un marché en commun, ce n'est pas une monnaie. L'Union européenne, c'est l'explicitation d'une volonté européenne de ne pas revisiter les fautes du passé. Et des fois j'ai l'impression qu'on est en train d'oublier cela. Je me souviens quand j'étais jeune député, dans mes premières années, même quand j'étais à l'université, j'avais toujours la tentation de parler de ces racines de notre Europe – racines qui remontent à la deuxième Guerre Mondiale. J'avais des collègues, plus jeunes que moi, qui me disaient tout le temps : "ça n'intéresse plus les jeunes gens, tu dois parler de choses concrètes : de la monnaie, du roaming,... tout ce qui apporte des bénéfices très concrets et très matérialistes à nos jeunes. Je n'étais pas content de cette explication, elle est stérile, elle ne donne pas de valeurs à ce que nous faisons. Ce que je trouve remarquable, ce que l'on voit dans les analyses que nous faisons dans le cadre de l'Eurobaromètre : nos jeunes, nos enfants, pour eux l'évitement d'une guerre, d'un conflit, c'est leur motivation pour

le projet européen, il faut le savoir. C'est le philosophe allemand Theodor Adorno qui disait : "comment est-ce qu'on évite de refaire les fautes du passé ? Comment est-ce qu'on évite le retour d'Auschwitz ?". Il ne savait pas vraiment, toute sa vie il a cherché pour trouver une réponse et la seule réponse qu'il a trouvée c'est la suivante : notre mémoire, ne jamais oublier, répéter *ad nauseam* ce qui s'est passé pour qu'on n'oublie pas, parce que c'est la motivation pour éviter les fautes du passé. Ce que je vois maintenant dans beaucoup de pays membre de l'Union européenne, c'est une autre approche de l'Histoire non pas répéter et apprendre l'Histoire comme inspiration pour aller en avant. Non pas voir l'Histoire comme un professeur, mais voir l'Histoire comme une destination : c'est-à-dire de créer l'image d'un passé angélique, idéal, où toute la société était homogène et heureuse et qu'il n'y avait pas de problème – une image qui est complètement fautive – et projeter ça comme un projet pour l'avenir. C'est ça, ce que font les nationalismes en Europe et aussi en Outre-Mer. Je ne suis pas surpris qu'il y ait des nationalismes populistes maintenant. Toute révolution industrielle a été accompagnée par les nationalismes. En début du XIXe siècle, c'était un nationalisme plutôt progressiste qui disait : il faut créer des Etats où on pourra avoir les instruments pour créer une justice sociale. Et puis après 1870, les nationalismes sont devenus plus militants, plus armés, trois guerres s'en sont suivies. Puis après la troisième guerre, suicidaire, on s'est dit "on ne fait plus ça". Le nationalisme, comme le disait François Mitterrand, "c'est la guerre". Et maintenant, revoilà sous autres formes, populistes encore une fois, des nationalismes. L'instrument qui fait marcher ces nationalismes c'est certaines formes de nostalgie. Nostalgie pour un passé qui ne fut pas vraiment, mais qui fait rêver en quelques sortes une partie de notre population. La nostalgie est devenue le nouvel opium du peuple à travers l'Europe.

Quoi faire ? Pourquoi ? Pourquoi beaucoup de gens se sont tentés, se sentent tentés, par cette nostalgie ? Parce qu'on les a déçus, parce qu'on a beaucoup parlé des valeurs mais est-ce qu'on a agi sur la base des valeurs ? Tout contrat social dans nos sociétés – à l'échelle

nationale, régionale, à l'échelle européenne – comprend un élément essentiel : c'est la promesse d'une convergence. La promesse d'une convergence dans une société, ça ne veut pas dire tout le monde sera riche, mais ça veut dire nous sentons une responsabilité les uns vers les autres, et nous essayerons de rapprocher les gens. Qu'est-ce qu'on voit après la crise des banques, la crise économique, la crise migratoire, etc. aussi bien dans nos Etats membre qu'en Europe en général ?

Divergence. Divergence dans nos sociétés. La position des différents groupes dans nos sociétés diverge. Entre Etats membre on voit des divergences : le Nord a moins souffert dans la crise, le Sud par contre a énormément souffert dans la crise. Dans la crise migratoire, on n'a pas partagé le fardeau, le fardeau est venu sur quelques Etats membre uniquement. Donc la seule réponse que j'ai pour faire revaloir nos valeurs, pour faire fonctionner un contrat social dans notre société, à l'échelle nationale aussi bien qu'à l'échelle européenne, c'est de recréer la réalité d'une convergence au sein de notre société. Et ça n'est pas seulement une convergence financière, c'est aussi une convergence d'espoir. Beaucoup de nos gens, pour la première fois depuis des générations, ont le sentiment que leurs enfants seront dans une situation moins favorable qu'eux-mêmes. C'est un nouveau paradigme dans la politique européenne. On avait toujours l'attente de croissance, l'attente d'amélioration de positions, et maintenant ça change. Est-ce justifié ? Oui, si on ne fait pas attention, si on ne fait rien du tout, inévitablement beaucoup de gens seront laissés à côté de la route. La mondialisation elle ne s'arrête pas simplement parce que nous on ne fait rien, elle n'est pas seulement créée en Europe, c'est un phénomène mondial. C'est la première révolution industrielle qui affecte tous, en même temps, de façon incroyable. La façon dont nous travaillons, la façon dont nous vivons, la façon dont nous aurons à consommer, la façon dont nous étudions, tout changera. Tout changera. Et bien sûr ça donne un sentiment d'impatience de vouloir éviter les côtés négatifs de ce développement. Et donc on se demande : ces valeurs ça vaut quoi, en fait ? Quelles valeurs, en fait ?

Maintenant je reviens à la construction européenne après Buchenwald. On a fait l'analyse des années 30, on s'est dit : démocratie uniquement, ça ne suffit pas. Uniquement démocratie ça ne suffit pas parce qu'en quelques sortes les décisions prises en Italie, en Allemagne, dans les années 30 avaient une certaine légitimation démocratique. On a utilisé la démocratie contre les droits de l'homme et contre l'Etat de droit. Comment éviter ça ? On a dit, en fait, on a un trépied : démocratie, droits de l'homme, Etat de droit ; et on ne peut pas utiliser l'un contre l'autre sinon tout l'édifice tombe. Donc il faut le respect de l'un vis-à-vis de l'autre. C'est ça, ce qui a fait fonctionner l'Europe libre après la Deuxième Guerre Mondiale. En Europe de l'Est, on n'avait pas de démocratie mais on disait on a l'Etat de droit, c'est notre constitution qui dicte notre système politique, c'est une constitution juridiquement parfaite. Donc là, on a utilisé le soi-disant Etat de droit contre la démocratie. C'est inadmissible. Et maintenant j'en reviens au populisme d'aujourd'hui. Si l'on dit que la seule chose qui vaut la peine c'est le vote démocratique, et si le vote démocratique me donne le pouvoir c'est moi qui détermine comment l'Etat devra être construit et j'ignore des contraintes juridiques comme une constitution ou l'Etat de droit : si on accepte ce raisonnement, mesdames et messieurs, l'Union européenne n'a pas de futur. Pourquoi ? Parce que ce trépied qui fait fonctionner nos Etats démocratiques depuis 70 ans et plus, ce trépied est aussi à la base de la construction européenne, et sans elle – sans cette construction, sans ce trépied – la construction européenne n'a pas de chance. Pourquoi ? Parce que l'Etat de droit est nécessaire dans une Union qui est constituée par des grands pays, des petits pays. On ne peut pas appuyer à l'échelle européenne simplement le principe *one man, one vote*. Parce que l'Union européenne est une construction d'Etats membre et de citoyens dans un certain équilibre bien voulu de ceux qui ont créé le Traité, signé le Traité, et ratifié le Traité. Et donc la seule chose qui protège les plus petits contre le pouvoir des grands, c'est le respect de tous pour l'Etat de droit. Pour faire fonctionner l'Etat de droit il faut une démocratie qui est en complète ligne avec les principes constitutionnels de nos Etats membre. Oui. Il faut aussi l'indépendance des cours. La séparation des pouvoirs de Montesquieu

est essentielle dans ce système, il faut le respect de cela aussi. Et j'insiste là-dessus, ça n'est pas un jouet. Ça n'est pas le plaisir des professeurs de droit constitutionnel, c'est le fondement du fonctionnement de notre Union européenne. Et je maintiens que le respect pour l'Etat de droit, pour ce trépied, est plus important qu'un Etat membre qui quitte l'Union européenne parce que c'est important pour le fonctionnement du tout. Et c'est même important pour ceux qui se sentent menacés dans l'opposition dans les Etats membre, parce que si le droit ne les protège pas, qui les protégera contre ceux qui sont dans une position économique ou politique plus forte ? Personne.

Je reviens à Frans van der Lugt parce que je veux terminer sur une notion que je veux partager avec vous : la place de la religion dans notre société. Nous avons du mal, des fois, à comprendre comment d'autres religions, comment d'autres concitoyens voient la religion dans leur vie. Pour mes enfants, qui respectent pleinement mon choix religieux, qui sont intéressés, qui le suivent des fois, des fois pas, mon choix d'être catholique, pour eux, c'est un choix. Ils sont intéressés, peut-être ils le choisissent, oui ou non, peut-être un temps ils le choisissent et puis après ils sont moins intéressés mais ils reviennent, ou non, c'est leur génération. Mais quand moi j'explique à eux comment voyaient mes grands-parents : être catholique pour mes grands-parents ce n'était pas un choix. Ce n'était pas un choix comme quel manteau est-ce que je mets aujourd'hui. Ça n'était pas uniquement l'appartenance à une Eglise. C'était leur position sociale, ça revenait à tout. Dire à ma grand-mère "quitte cette Eglise qui te domine trop, qui ne respecte pas tes positions en tant que femme" : elle n'aurait pas compris. Pour elle ça serait la même proposition de dire "quitte ta communauté". Elle n'aurait plus de chez soi parce que l'appartenance à la communauté catholique pour mes grands-parents ce n'était pas uniquement une religion. C'était la façon de déterminer leur place dans la société. On a oublié ce concept dans notre monde moderne. Mais pour beaucoup de nos concitoyens musulmans, de leur dire "quittez cette religion, elle est meurtrière" – il y en a même certains qui disent que ce n'est pas une religion mais une idéologie politique –

"débarrassez-vous d'elle" : je pense toujours, quand quelqu'un dit ça, à ma grand-mère, mon grand-père. Pour eux, ça serait presque une condamnation à l'isolement complet de leur dire "vous devez quitter l'Eglise catholique". Donc, ce que je voulais dire par cela : est-ce qu'on ne peut pas avoir un peu plus de respect pour la position de la religion dans notre société ? Est-ce que ça nous rend plus faible de comprendre que l'autrui voit ça différemment de nous ? Est-ce qu'on n'est pas sous une pression trop forte pour ne plus voir le monde à travers les yeux des autres ? C'est comme dit Frans van der Lugt, il ne dit pas qu'il est devenu arabe, mais il se sent arabe parmi les arabes, tout en étant prêtre et européen... étranger.

C'est là, mesdames et messieurs – et j'en termine – la beauté de notre construction européenne. Elle nous permet de vivre dans différentes identités, dans différentes positions, en même temps. J'illustre ça pour mes étudiants par un exemple très simple. Je leur dis toujours – parce que la question qu'on m'a toujours posé quand j'étais député, ministre, c'était la même : dis-nous, est-ce que tu es néerlandais ou européen ? Et mesdames et messieurs, ça n'était pas une question innocente, c'était une question sur ma loyauté. J'ai posé cette question à un ami, Claudio Magris, écrivain italien, je lui ai demandé "comment tu réponds à cette question Claudio ?". Il me dit : "quelle question... c'est comme si quelqu'un me demandait est-ce que tu es père ou fils ? Je suis le fils de mon père, le père de mon fils. Il n'y a pas de contradiction." Et je dirais que pour l'Europe c'est la même chose. Quand les journaux dans mon Limburg écrivent sur moi, ils écrivent : "Frans Timmermans, de Heerlen", c'est la ville où je vis. Les journaux néerlandais quand ils écrivent de moi, ils écrivent "le limbourgeois, Frans Timmermans". Les journaux européens écrivent "le néerlandais, Frans Timmermans". J'étais aux Etats-Unis où j'étais "l'européen Frans Timmermans". C'est la même personne quatre fois. Mais c'est juste, quatre fois. Je suis européen parce que d'abord je suis néerlandais, je suis néerlandais parce que d'abord je suis limbourgeois, et je suis limbourgeois parce que je viens de Heerlen. C'est la beauté d'être européen.

Merci beaucoup, messieurs dames.